



# Où en est le roman « catholique » ?

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 JANVIER 1992

J'ai peur d'être suspecté de facilité journalistique en posant ainsi la question : « Où en est le roman " catholique " » ? Facilité journalistique, la simplification, et facilité encore cette façon d'avancer une notion : « roman catholique » comme si elle était claire et immédiatement intelligible. Vous savez autant que moi, je n'en doute pas, quelles équivoques, quels faux sens, quelle confusion de plans — le littéraire, le religieux, le « catholique », le chrétien — ont obscurci un débat devenu, semble-t-il, anachronique et inactuel, à défaut d'avoir jamais été épuisé. Inactuel vraiment ?

D'une manière générale, on s'interroge de toutes parts sur la vitalité ou l'effacement de la pensée chrétienne ; de l'idéologie chrétienne, diront certains. Mais voici deux faits précis, relevés dans une presse qu'on peut appeler « culturelle ».

En mai 1989, la revue *Lire* publie ce qu'en langage de presse on dénomme un « dossier », sous le titre (lui aussi journalistique oh combien) ; « Dieu : recherche intellectuels désespérément » ; il y est naturellement question de littérature et d'écrivains catholiques, pour conclure que les grands hommes sont morts ou sont vieux et n'ont pas de successeurs.

En 1991, la revue trimestrielle *Écritures*, consacrée à l'édition religieuse et destinée aux éditeurs et libraires, demande : « Où sont donc passés les romanciers chrétiens ? » Sous-titre : « Léon Bloy, Bernanos, Mauriac semblent sans successeurs. Faut-il s'en inquiéter ? Non, mais s'en expliquer. » Ce serait assez bien l'esprit des quelques réflexions que je voudrais formuler devant vous sur un

sujet que j'ai déjà eu souvent l'occasion d'aborder, vous l'imaginez bien, et que je traite peut-être aujourd'hui pour la dernière fois en public.

« L'Église, lit-on dans la revue *Lire*, sermonne ses théologiens, multiplie les risques de sectarisme et assiste, impuissante, aux funérailles de sa littérature. » Ce n'est pas ici le lieu de débattre des méthodes et orientations de l'Église institutionnelle ; les jugements expéditifs relevant de l'à peu près ne seraient pas dignes de vous ni de moi. Non sans humour, on remarquera que la revue a une curieuse tendance à confondre Dieu avec l'Église, avec le catholicisme, avec l'image que donnent de Dieu la pensée des philosophes chrétiens et les romans de Mauriac ou de Bernanos. On continuera en remarquant que Dieu n'a pas besoin d'intellectuels taillés sur un modèle unique, qui serait le modèle achevé. Et on finira en disant que l'Église n'assiste pas impuissante aux funérailles de sa littérature, parce qu'il n'existe pas de littérature spécifique à l'Église, reconnue comme telle par elle ; parce que si elle assiste à quelque chose d'historique en la matière elle y assiste beaucoup plus indifférente qu'impuissante, et je suis porté à le regretter ; et parce que je ne crois pas encore aux funérailles. Je crois plus simplement à la fin d'une époque.

La question posée aurait pu s'élargir à la poésie ou au théâtre. Elle peut être perçue par l'historien de la littérature et des idées comme celle des rapports entre une idéologie et le livre littéraire, entre la fiction et le dogme ; alors, l'idéologie chrétienne vient faire nombre avec d'autres, et on pense tout particulièrement à ce que le marxisme, sous la forme d'un communisme totalitaire, a prétendu créer comme littérature, instrument de la vérité politique et de l'éducation militante. Bien que je n'aime pas beaucoup que l'on assimile le christianisme à un système idéologique, je conçois et admet que l'historien procède de la sorte pour étudier comment les œuvres littéraires participent aux mouvements de culture et de doctrine.

C'est un fait d'histoire : depuis la Bible et les Pères de l'Église, souvent littérateurs de métier, il y a eu dans le passé chrétien, pas seulement catholique, une alliance de la foi et de l'expression littéraire. On parlera, selon les opinions, de témoignage, d'apostolat, de profession de foi, d'apologétique, de propagande, de prosélytisme.

Nous intéresse, pour la période de l'après-guerre, le sort réservé à la littérature dite « engagée ». Sartre en fut un virulent sectateur ; certains romanciers d'appartenance catholique, comme Gilbert Cesbron, partageaient peu ou prou cette déontologie en estimant que le roman non seulement pouvait faire voir une foi religieuse mais devait le faire en s'inspirant de problèmes sociaux ; moi-même, je me suis intéressé à la pensée sociale des écrivains, en un temps — vers 1960 — où l'engagement par la littérature, quand on se demandait à quoi sert la littérature, m'avait paru défendable en soi et repérable dans les textes. Dans le langage chrétien, il y a engagement dès que les convictions se manifestent, dès que l'on s'avance à visage découvert et dans le but d'être reconnu pour ce que l'on est : une foi tend à se dire et à se propager.

La littérature est une pratique volontariste ; le pouvoir de décision de l'écrivain est souverain ; les mots, les images, les procédés rhétoriques, les personnages, le jeu des idées et des sentiments, se plient à son décret de création ; il y a toujours une utilisation du langage, une idéologie régissant la littérature. Notre question est celle de l'usage que les catholiques ont fait du roman, quand ils voulaient être romanciers. Non pas : à quoi sert la littérature, mais « à quoi la fait-on servir », et cela concerne beaucoup de monde, croyant, ou non, chrétiens ou non. Dans une interview au *Figaro littéraire*, en 1969, François Mauriac déclarait : « Je suis du petit nombre qui n'ont pas jeté le surnaturel par dessus bord. Si le surnaturel existe, c'est tout de même un appauvrissement effroyable du point de vue de l'art, que d'écrire comme s'il n'existait pas<sup>1</sup>. » Il n'est pas contestable que des écrivains ont partagé, partagent encore, cette connivence entre la foi et les « œuvres ».

Dans son essai, paru en 1957 : *La littérature du péché et de la grâce*<sup>2</sup>, Pierre-Henri Simon écrivait : « Quand on attribue la qualification chrétienne à des philosophes comme Blondel, Maritain ou Gabriel Marcel, à des critiques comme Henri Bremond ou Charles du Bos, à des romanciers comme Mauriac ou Bernanos, à un poète comme Claudel, on ne force rien, on n'abuse pas d'un mot, car il est manifeste que le monde de ces écrivains a été informé par une certaine

---

<sup>1</sup> Cité par Jean-Louis Curtis dans *Lectures en liberté* ; Flammarion.

<sup>2</sup> Fayard, « Je sais, je crois », 1957.

métaphysique, par une théologie même, qui donnent une pente à leur esthétique et à leur morale, un élan à leur lyrisme, un ressort à leur drame. »

Les modèles reviennent donc toujours et par «modèles» nous entendrons les grands ancêtres qui servent de référence à toute réflexion sur le sujet. Le même phénomène de relation héréditaire s'observe d'ailleurs quand, pour essayer de situer culturellement les romanciers d'aujourd'hui, on se réfère à Gide, Martin du Gard, Maurois, Malraux, Morand, etc. Ce qui pousse certains à constater avec pessimisme que les successeurs sont petits ou même n'existent pas. Mauriac est cité dans l'énumération des gloires exemplaires, catholiques ou non.

Les controverses d'ordre religieux se sont amplifiées lorsque Charles Du Bos, respirant l'air du temps, publia en 1933 *François Mauriac et le problème du romancier catholique* ; on se mit à manier comme on pouvait une distinction : romancier catholique et « catholique qui écrit des romans ». La mise au point est encore en usage de nos jours, et même plus qu'autrefois. François Mauriac, et après lui Julien Green, autre modèle mais nettement plus déroutant, ont justifié l'idée qu'ils se faisaient de l'instrument romanesque, et c'était pour proclamer hautement que leur devoir d'état leur imposait de faire de la littérature, d'être écrivain. La nouveauté par rapport à tant de tâcherons édifiants de la fin du dix-neuvième siècle, et après Léon Bloy et Huysmans, après Dostoïevski, qui reste l'incomparable modèle fut de vouloir démontrer que leur foi catholique exigeait qu'on fût d'abord écrivain et pas d'abord prédicant.

Plus que Bernanos, et c'est bien étrange, Mauriac revient au premier plan des rétrospectives. La raison est qu'il heurta de front les susceptibilités catholiques y compris en politique. Contrairement à ce que semblaient affirmer les signataires de l'enquête de Lire, l'Église, en tant que rassemblement de gens professant le même Credo, n'a jamais été unanime pour applaudir ceux qu'on présente comme « ses » écrivains : Mauriac était contesté, Bernanos était contesté, Claudel lui-même ; il y aurait une étude à faire sur la réception des romanciers catholiques par le monde catholique. J'ai eu l'occasion d'en faire un constat en relisant ce qu'écrivait, sur les romans de Mauriac, René Johannet dans mon propre journal.

Et revoici Mauriac dans un essai significatif de José Cabanis : *Mauriac, le roman et Dieu*<sup>3</sup>. Significatif, puisque l'auteur ne parle pas du catholicisme, ou

---

<sup>3</sup> Gallimard.

seulement en seconde place, mais de Dieu. Si le catholicisme intervient, c'est comme un climat culturel, le climat janséniste, qui a indubitablement marqué le milieu catholique, en France et ailleurs, dans sa notion du péché et de la culpabilité. En remontant jusqu'à Dieu, et cela au moment même où on s'inquiète du « roman catholique » ou de Dieu en quête de porte-voix, José Cabanis contribue à poser les bonnes questions, mieux que Charles Du Bos en son temps, trop préoccupé de prendre la défense d'un écrivain discuté, d'une littérature en position instable. J'insiste quelque peu sur le livre de Cabanis, bien informé du climat bordelais et du catholicisme mauriacien, pour en souligner l'opportunité qui n'est évidemment pas sans lien avec notre interrogation sur l'actualité d'une littérature à résonance chrétienne.

Mauriac, comme Bernanos, bien que différemment et dans les thèmes et dans la musique, a eu le souci de « porter témoignage » ; il l'a dit et écrit. Les bonnes questions ramènent les vieilles disputes. Porter témoignage, édifier (mais Mauriac évitait ce mot), défendre la morale, écrire une histoire qui finisse bien c'est-à-dire par le triomphe du bien sur le mal, de la grâce sur le péché, de Dieu en définitive, ne serait-ce qu'entre les lignes et dans le clair-obscur, si cher à Mauriac, d'une conscience en chemin vers la conversion : ce sont les composantes connues, et comme fatales, obéissant à un devoir supérieur, qui ont servi à une médiocre production religieuse et à des romans parfois néfastes pour la cause qu'ils voulaient illustrer. Le témoignage de la littérature leur manquait.

José Cabanis regrette que le souci de témoigner ait conduit un écrivain comme Mauriac, en possession de toute sa magie de prosateur classique, de toute sa perspicacité psychologique, à des dénouements si beaux qu'ils paraissent artificiels, et surtout aux lecteurs qui sont étrangers à la foi ; les autres, les catholiques que Mauriac a si souvent pris à rebrousse-poil, n'applaudissaient pas nécessairement la victoire de la grâce ; beaucoup n'avaient vu que le spectacle du péché. Mauriac parlait de « l'univers catholique du mal » ; il songeait — Julien Green de même — aux « choses de la chair », à l'obsession de la pureté, un univers où le mal semblait se commettre par un seul péché et l'Évangile se vivre dans une seule vertu.

Par contraste avec les romans trop orientés, José Cabanis donne en exemple *Genitrix*, écrit pendant une période où le romancier, ébranlé dans sa foi, se

préparait lui-même à une « conversion ». Dans ce roman, Ramon Fernandez ne décelait qu'« une ombre de spiritualité », non une religion explicite ; et Cabanis a ce commentaire : « C'était voir clair ; la mère dominatrice, comme la jeune femme sacrifiée, meurt sans aucune " consolation religieuse ". On étouffe, on est écrasé ; cela donne un roman parfait, sans Dieu. »

Roman parfait ! On reste un peu songeur. Non pas certes pour douter de la qualité du roman ; on doute de l'adjectif... Si la perfection est de ce monde, si elle existe en littérature elle accule à la question cruciale mise à nu avec acuité par Cabanis : Dieu est-il un personnage de roman ? Si oui, comment traduire ce que Mauriac appelait « l'action de Dieu dans les âmes » ? En somme, on s'interroge sur le bon usage de Dieu en littérature. Les vieux litiges : foi et liberté, foi et témoignage, roman et respect de l'homme libre (le personnage), littérature et liberté du chrétien romancier, auront été au cœur des explications et plaidoyers, que les grands romanciers de religion catholique ont dû avancer pour se justifier devant leurs coreligionnaires, sans abdiquer leurs droits d'écrivains.

Les temps ont changé ; les changements intervenus nous dissuadent de mettre en parallèle les romanciers de maintenant avec ceux d'hier, pour en tirer des conclusions définitives concernant une « littérature catholique ». Ce n'est pas s'éloigner du sujet que d'attirer l'attention sur l'apprentissage que les chrétiens, les catholiques en tout premier lieu, doivent faire de la modestie intellectuelle. Dieu retourne à l'indicible ; on ne le somme plus de se révéler au bout d'un syllogisme, de se révéler par le miracle, de se plier au langage de l'homme ; on apprend à respecter les croyances et les différences ; quant à l'Église, si elle a tiré gloire de certains grands écrivains, elle ne peut plus s'attendre à ce triomphalisme littéraire, elle n'y songe pas ; les écrivains n'ont pas en son sein un statut préférentiel, surtout pas de nos jours ; et ils n'y tiennent pas, sauf exceptions rares. Jean Sullivan, qui a milité dans le milieu catholique pour l'autonomie du roman et la liberté professionnelle du romancier, saluait la fin des « notables », des écrivains qui s'investissent d'une mission au nom de l'Église ou de la foi ; lui qui se solidarisait avec les chrétiens de l'incertitude, avec les périphéries de la foi, savait tenir à distance l'institution ecclésiale, donner mauvaise conscience à un cardinal (*Mais il y a la mer...*) et signifiait clairement, par ses livres et par le bilan qu'il faisait de l'évolution culturelle, que le temps de l'affirmation, de la proclamation apolo-

gétique, de la croisade, avec ses chevaliers et ses infidèles, était révolu. C'est la liberté qui va décider du passage à une nouvelle étape ; liberté spirituelle dans l'expression de la foi et dans la manière de la vivre, liberté de création pour l'écrivain qui entend faire œuvre littéraire.

On ne dit pas assez que les « grands catholiques » toujours cités furent des paroissiens difficiles à embrigader. Pour Mauriac, Cabanis le laisse bien entendre ; pour Bernanos, à force de revenir au *Journal d'un curé de campagne* et d'aller au cinéma voir *Sous le soleil du Satan*, on oublierait qu'il a écrit ce roman inclassable, énigmatique, qui poussait Malraux à le considérer comme un maître de l'imaginaire : *Monsieur Ouine* ; Claudel, qui ne fut pas romancier, qui semble désespérément affublé d'une foi fanatique et presque intégriste, est l'auteur de *Partage de midi*. J'ai souvent pensé que la littérature, par sa destination séculière, les avait contraints à conquérir la liberté de l'artiste, et même quand ils se trouvaient pris dans les antagonismes du bien et du mal, de la chair et de l'esprit, du bonheur et du salut, comme dit Luc Estang en titre d'un de ces romans. S'ils s'étaient fait d'elle la même idée que Paul Bourget ou Henry Bordeaux, nous n'aurions pas ces romanciers-là qui comptent pour les catholiques mais qui comptent pour l'histoire littéraire.

On a assisté à un brusque déplacement des perspectives de l'écriture, à une réévaluation de la littérature dans l'expression idéologique ; peu à peu s'est imposé le refus de la littérature-servante. La fonction d'instrumentalité, qui cependant ne disparaît pas, et qui ne disparaît d'aucune œuvre écrite, ne sera plus ce qu'elle a été.

On peut évaluer diversement la fin des « grands catholiques » en littérature, mais il ne faudrait pas en conclure que plus rien ne se passe après eux. Souvenons-nous de la génération suivante, celle qu'on a machinalement voulu placer dans le lignage de Mauriac, de Bernanos encore plus, dès lors qu'un homme d'Église figurait parmi les personnages des romans. Quelques noms suffisent à rafraîchir les mémoires mais à constater que la distance se creuse d'avec les ancêtres. Il y avait déjà eu Joseph Malègue et son *Augustin ou le maître est là*, qu'on a tort de ne plus mentionner ; il y avait déjà eu Maxence van der Meersch, ses jocistes et ses personnages nordiques et naturalistes ; on a vu s'affirmer après la guerre Jean Cayrol, Paul André-Lesort, Pierre-Henri Simon, Luc Estang, Roger Bésus (cet oublié pathétique), Jacques de Bourbon Busset, Gilbert Cesbron, Henri Queffélec.

Chacun de ces écrivains devrait être réexaminé pour lui-même, afin d'assouplir la catégorie du « romancier catholique » et du « roman catholique », chacun étant différent, et libre à l'égard de Mauriac, comme de Bernanos.

En passant, pour qu'on mesure bien le chemin parcouru entre les apôtres de l'affirmation et les écrivains du doute ou du mutisme religieux, considérons ce qu'est devenue l'œuvre de Jean Cayrol depuis *Je vivrai l'amour des autres*, ce qu'est devenue celle de Luc Estang depuis *Les fontaines du grand abîme* jusqu'à l'Apostat et *Les déicides*. Chez le premier, plus rien, en apparence, n'autorise à identifier une inspiration qui serait religieuse, ni dans les romans, ni dans les poèmes ; on doit faire l'exégèse d'un silence, ou d'un implicite très lointain ; peut-être avait-on naguère un peu forcé les interprétations « chrétiennes » de l'œuvre écrite par Cayrol au retour des camps de la déportation. Chez le second, la foi, la mal-croyance, l'incroyance ne cessent de travailler une nature inquiète et exigeante ; l'apostasie marque surtout une rupture avec l'Église post-conciliaire ; de l'éducation confessionnelle très stricte reçue autrefois à l'attitude présente de Luc Estang, dont je suis un témoin amical, la distance est aussi longue que tourmentée.

Ce n'est pas à des écrivains comme ceux-là qu'on osera appliquer les étiquettes d'Église. Mais, disons-le, les théologiens ne seraient pas mal inspirés de lire Luc Estang, comme Bernanos, son maître, plus encore que Mauriac, dont la « théologie » fut, en dépit du talent, nettement réductrice. Les théologiens, les responsables religieux, feraient bien d'ignorer moins la littérature et justement celle qui se fait aujourd'hui, alors que le titre de « romancier catholique » n'est plus revendiqué.

Il n'est même pas revendiqué par un romancier aussi visiblement catholique que le lorrain Roger Bichelberger (*Un exode ordinaire ; Le jour de notre amour ; Le vagabond de Dieu*)<sup>4</sup>. Ce nom vient à point pour rappeler que la foi du croyant peut encore être visible, lisible, dans l'œuvre de l'écrivain. La foi se laisse voir, autrement que par les procédés de l'édification ou du moralisme. Chez Bichelberger, que l'on n'est pas obligé de mettre à la hauteur des grands, la visibilité vient d'un recours déclaré à l'Évangile, d'un style de parabole, d'une atmosphère mystique, de la naïveté franciscaine qui comprend à la lettre les récits

---

<sup>4</sup> Éditions Albin Michel.



bibliques. Le cas de Bichelberger, assez exceptionnel, conduit à dire que la visibilité, plus souvent, peut ne tenir qu'à un ton, au comportement de tel personnage prédominant à qui est confiée la mission de parler pour l'écrivain, ou à la tonalité générale d'un livre qui le fait pencher vers le religieux, en tout cas vers le « spirituel ».

Et voici, me semble-t-il, la ligne de partage des eaux. Au cours des dernières années, j'ai eu l'occasion de prendre part à deux colloques sur la littérature et le spirituel, à Paris et à Lyon. Organisées par des catholiques, ces deux rencontres n'avaient aucunement pour objectif de porter un jugement sur la situation culturelle créée par la disparition des « grands catholiques » ; ni de récupérer au profit du catholicisme seul la recherche de ce que j'appelle le « spirituel ». Il est dommage qu'autrefois la critique littéraire catholique se soit si peu employée à ouvrir les yeux et les oreilles des lecteurs sur le vrai contenu, explicite ou sous-jacent, des œuvres littéraires au lieu de soupeser le catholicisme des écrivains catholiques et de rapporter à un catholicisme rigide toute pensée non conforme. Souvenons-nous pourtant que les choses ont bougé dès l'entre-deux-guerres avec André Rousseaux, Albert Béguin, le jésuite André Blanchet dont les volumes d'articles s'intitulent *La littérature et le spirituel* ; et avec le cher Charles Moeller, pionnier de la lecture spirituelle de la littérature contemporaine, française ou étrangère.

Le spirituel ; la vie spirituelle : seraient-ce là des notions monopolisées par le langage religieux ? Les dictionnaires répondent non, mais les routines du langage sont tenaces. J'ai plaisir à citer ici un jeune philosophe belge, Paul Hennequin, qui a publié récemment un petit ouvrage plein de substance et de courage intellectuel, venant d'un chrétien, prêtre par surcroît<sup>5</sup>. Parlant en philosophe, Hennequin veut que le terme « spirituel » prenne toute sa largeur d'acceptation et puisse, en conséquence, être adopté par quiconque, sans préférence pour l'esprit religieux, « sans référence au Christ, ni même à Dieu, de sorte qu'il soit clair qu'une vie spirituelle athée est également possible ». La bonne méthode est de ressaisir toute la signification du mot « esprit » désignant « une dimension de l'expérience humaine en tant que telle... Tout homme, en principe, vit spirituellement ». Il

---

<sup>5</sup> **Le sens à l'épreuve de l'autre.** Centre d'études théologiques de Namur. Préface de Pierre-Jean Labarrière.

semble bien exister des invariants de l'esprit humain, dit Hennequin, et il y en a un qui est appelé « moral » ou « métaphysique », l'invariant du pourquoi, l'invariant de la « recherche du sens ».

Suis-je en train de m'égarer dans les digressions ? Je ne crois pas. La littérature écrite par des romanciers dont on connaît l'appartenance confessionnelle, n'est plus circonscrite par des frontières ; on ne la repère pas toujours ; elle vient se placer dans la littérature, dans un ensemble hétéroclite, complexe, idéologiquement bariolé, esthétiquement indéterminé, sans foi ni loi, un des lieux où peut s'affirmer une vie spirituelle qui est recherche du sens. C'est ainsi, à mes yeux, et ainsi seulement que doit être formulée notre question initiale et non plus pour aller à la chasse aux bons auteurs. Il y a du spirituel dès qu'un roman fait naître des certitudes, mais aussi bien des doutes, des questionnements voués à l'échec, ou le rejet opposé à toute issue métaphysique.

On n'arrivera plus à écrire l'histoire d'une littérature chrétienne, à la fin de ce siècle, comme faisait Pierre-Henri Simon en isolant le conflit entre péché et grâce, en disséquant l'embarras des romanciers croyants devant le personnage qui serait Dieu lui-même. Il s'agirait plutôt d'une vision du monde, d'une situation de la personne humaine en toute liberté, dans ce monde qui a vu partir à la dérive les anciennes balises. Mauriac parlait des « passions », à la manière des moralistes ; on ne les ignore certes pas mais on ne les cite plus au tribunal de la moralité à défendre. Ce qui subsiste, qui soit en harmonie avec une affinité chrétienne, c'est la tonalité que je disais ; et ce qui est commun à tous c'est l'interminable enquête sur les valeurs, dont la plus durable est l'amour.

Dans la ligne de mes communications à l'Académie, me distinguant de vos travaux plus scientifiques ou techniques, je signale des romans récents. J'ai nommé Bichelberger ; j'ajoute Françoise Mallet-Joris, François Taillandier, Joseph Majault. Aucun des trois ne supporterait d'être enrôlé dans « le roman catholique ». Ils ont l'originalité perceptible à une sensibilité chrétienne, mais leurs livres sont sous l'influence de l'ambiance socioculturelle et contribuent à toute interrogation sur le sens, sur l'au-delà du visible et du démontrable.

Je les rapproche de Pierre Moinot, ce véritable écrivain trop effacé, auteur d'un beau roman : *La descente du fleuve*<sup>6</sup>. Il est à lire d'un même œil curieux

---

<sup>6</sup> Gallimard.

d'intériorité, sans être le moins du monde récupérable pour une foi ou une Église. Pierre Moinot fait parler un personnage qui rôde autour de Dieu, autour des dieux, du sacré, en visitant les sites archéologiques d'Amérique du sud, en assistant aux cérémonies initiatiques d'Afrique noire. Les trois autres romans que j'ai retenus dirigent expressément l'esprit vers le christianisme, vers une religion, pratiquée ou perdue, vers l'écrivain en personne dont on entend la voix.

Françoise Mallet-Joris, dans *Divine*<sup>7</sup>, à partir d'une héroïne de HLM, une femme obèse et trop gourmande, a gagné le pari de nous emmener chez les mystiques du Nord : Lydwine de Schiedam, Hadewyck d'Anvers. Ce roman à l'humour décapant, qui démontre une fois de plus la perspicacité de l'auteur dans la chronique des choses de la vie, roman d'une femme sur une femme, est la fable de l'humanité qui a faim ; une certaine humanité « capable de Dieu » ou capable de rêver Dieu, saisie d'une faim bizarre, une absence à conjurer, un désir affamé de plénitude, dont les désirs charnels sont le signe et l'équivalent terrestre. Ce thème du vide qui n'est pas néant, Françoise Mallet-Joris le traitait plus allusivement dans *Le rire de Flora*.

François Taillandier, avec *Les clandestins*<sup>8</sup>, intente un procès en décadence à notre société, par l'intermédiaire de personnages en marge, de groupes agissant dans l'ombre et si on rencontre là un prêtre, il n'est pas le seul qui incite à dénoncer l'affaîssement du sens religieux, en même temps que les marécages du pouvoir. Ce romancier, dont j'ignore les convictions personnelles, s'engage-t-il lui-même dans cette analyse et ce désenchantement spirituel ? On a toutes raisons de le penser, quand on récapitule le roman pour en sentir la pente, le sens global. Taillandier ne reste évidemment pas extérieur à son récit comme ferait un sociologue ; il n'a pas le ton de quelqu'un qui est étranger au spirituel religieux.

*Dialogue à une voix*<sup>9</sup> de Joseph Majault m'a particulièrement remué, non pas parce que l'auteur est un ami, mais parce que je n'avais plus entendu depuis un bon moment un tel accent de vérité. La vérité vraie restera toujours poignante : l'homme quelconque, fils de menuisier vivant à Paris, a une histoire intime qui vaut toutes les autres, et qui débouche, en mai 1968, sur la tragédie toute pure

---

<sup>7</sup> Flammarion.

<sup>8</sup> De Fallois.

<sup>9</sup> Éditions François Majault.

quand un garçon plein d'idéal se donne la mort parce que le monde n'est pas idéal, que la société n'est pas juste. Provoqué par cette forme-là de vérité, le père de famille quelconque revoit, à l'intention d'un journaliste venu questionner le retraité, sa vie passée, la religion étroite et funèbre de son enfance, l'inexorable divorce qui l'en séparera à tout jamais, et il nous émeut à nouveau en essayant de comprendre l'attente obscure, l'insatisfaction mystérieuse qu'il éprouve de n'être plus ancré dans la foi de ses parents, dans aucune religion. On n'ose pas rappeler Simone Weil et *L'attente de Dieu*, et pourtant... Ah ! nous sommes loin de Bernanos et de Mauriac et de Claudel.

Pour terminer, j'évoque, sur le mode interrogatif, le dernier roman de notre compatriote René Swennen : *Le roman du linceul*<sup>10</sup>. On sait que cet écrivain de talent montre de l'intérêt pour les choses du catholicisme, parfois d'un ton critique. Le cas du « saint suaire de Turin » lui a inspiré une ingénieuse et déconcertante affabulation : si le crucifié qui a laissé les marques d'un corps supplicié sur le linceul n'est pas le Christ, qui est-ce et qu'est-il arrivé ? Ce peut être un chevalier français du Moyen Âge, fasciné par le destin du martyr et par la crucifixion. Nous voilà dans une exorbitante dérive de la religiosité avec la secte des « Flagellants », avec une mysticité de la religion du sang. Il ne faut évidemment pas attendre du christianisme actuel qu'il prenne à son compte ces déviations ; il reviendrait à l'historien d'éclairer les sources de l'exaltation sectaire, et au théologien de dire comment le culte de la Croix a pu engendrer cela. Notre interrogation porte sur les raisons qui ont poussé René Swennen vers cette période et cet illuminisme. On ne peut guère supposer qu'il partage une telle religion ; on doit supposer qu'il a agi en romancier libre de ses choix et fort d'un métier incontestable. Un sujet « religieux » ne fait pas un « roman catholique » et, par contraste avec les trois précédents, celui-ci laisse perplexe le critique quant à l'option spirituelle de l'écrivain.

Il n'y a pas de conclusion à ces réflexions. Ou bien, si c'en est une, elle consiste à prendre acte d'un passé révolu et à laisser grande ouverte la question fondamentale : la littérature dans sa complicité imprévisible avec le spirituel. Rien ne permet encore d'affirmer que cette complicité soit morte.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

---

<sup>10</sup> Gallimard

**Pour citer cette communication :**

Lucien Guissard, *Où en est le roman « catholique » ?* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >